

La dernière lettre de Holger Meins,
cinq jours avant son assassinat.
A un camarade de prison qui venait
d'interrompre sa grève de la faim.

Le 31 octobre 1974

La seule et unique chose qui compte, c'est le *combat* — maintenant, aujourd'hui, demain —, que tu bouffes ou pas. Ce qui compte, c'est ce que toi, tu en fais : un bond en avant. Tirer la leçon de ses expériences. Faire mieux. Voilà ce qu'il faut en faire. Tout le reste, c'est de la merde. LE COMBAT CONTINUE. Chaque nouvelle lutte, chaque action, chaque *bataille* apportent des expériences nouvelles et inédites, et c'est comme ça que le combat se développe. Il ne se développe de toute façon que comme ça. Le côté subjectif de la dialectique révolution/contre-révolution : « Ce qui est décisif, c'est de savoir apprendre. »

Par le combat, *pour* le combat. A partir des victoires, mais plus encore à partir des erreurs, des flips, des défaites. C'est une des lois du marxisme.

Combattre, avoir le dessous, à nouveau combattre, avoir encore le dessous, reprendre le combat et ainsi de suite *jusqu'à la victoire finale*. Voilà la logique du peuple. Dit le Vieux¹.

De toute façon : « matière ». L'homme n'est rien que matière, comme *tout*. L'homme *dans sa totalité*. Le corps et la conscience *sont* matière « matérielle », et ce qui fait *l'homme*, ce qu'il *est*, sa *liberté* — c'est que la conscience *domine* la matière — SOI-MÊME, et la nature extérieure, *et* avant tout : l'être propre. Une des pages de Engels : tout à fait claire. Mais le *guérillero se matérialise* dans le *combat* — dans l'ac-

1. Mao, pour les militants allemands.

tion révolutionnaire, c'est-à-dire : *sans fin* ; justement : *le combat jusqu'à la mort*, et bien sûr : collectif.

Ce n'est pas une affaire de matière, mais de *politique*. De PRAXIS. Comme tu dis. Avant comme après, c'est un fait. Aujourd'hui, demain et ainsi de suite. Hier, c'est du passé. Un critère sans doute, mais *avant tout* un FAIT. Ce qui est — *maintenant* — dépend *en premier lieu* de toi. La grève de la faim est loin d'être terminée.

Et le combat ne s'arrête jamais.

Mais.

C'est évidemment un point de vue : *quand tu sais* qu'à chaque VICTOIRE DES SALAUDS ton intention d'en tuer un s'ancre davantage — et que tu ne veux plus prendre part, que tu te mets à l'abri, tu offres *par là-même* une *victoire* aux SALAUDS, c'est-à-dire que tu nous livres, c'est *toi* le salaud qui divises et nous cernes pour survivre toi-même. Alors ferme ta gueule avec ton : « C'est comme je le dis : la praxis. Vive la "R.A.F." ! Mort au système des salauds ! ». Parce qu'en *ce cas* — si tu ne veux donc pas continuer la grève de la faim avec nous — il vaudrait mieux que tu dises, ce serait plus honnête (si tant est que tu saches encore ce que c'est que l'honneur) : « Enfin bref : je suis vivant. A bas la "R.A.F." Vive le SYSTEME DES SALAUDS. »

Ou un salaud, ou un homme

Ou survivre à tout prix

ou combattre jusqu'à la mort

Ou problème, ou solution

Entre les deux, il n'y a rien.

La victoire ou la mort, disent les types partout, et c'est le langage de la guérilla — même à notre minuscule dimension ici. Car c'est une question de vie comme de mort : « Les hommes (donc nous) qui refusent d'arrêter le combat — ou ils gagnent ou ils se font tuer, au lieu de perdre et de mourir. »

Assez triste d'être obligé de t'écrire encore des choses pareilles. Bien sûr, je ne sais pas non plus comment ça fait quand on meurt ou quand ils en tuent un. Comment le saurais-je ? Dans un instant de vérité, l'autre matin, pour la première fois ça m'a traversé la tête : c'est donc ça (évidemment je ne le savais pas encore), puis après (devant le canon braqué juste entre les deux yeux) : c'est égal, c'était ça. En tout cas, du bon côté.

Tu devrais en savoir quelque chose, toi aussi. Enfin. De toute façon, chacun meurt. La question est seulement de savoir comment, et comment tu as vécu, et la chose est tout à

fait claire : EN COMBATTANT LES SALAUDS en tant qu'HOMME
POUR LA LIBERATION DE L'HOMME. En révolutionnaire, au
combat — avec un amour absolu de la vie, au mépris de la
mort. Voilà ce qu'est pour moi : servir le peuple — la
« R.A.F. »